

S O M M A I R E

<u>Le texte du mois</u>	Le linceul de Turin. F. Lacoste-Lareymondie	page 2
<u>Actualité religieuse</u>	7 ^o Centenaire de la canonisation de St Thomas d'Aquin	page 15
<u>Connaissance de la foi</u>	Impossible d'ordonner des femmes. Ch. Merly	page 23
<u>Doctine & Vie</u>	Le combat spirituel face au satanisme des mœurs Mgr Cordileone	p. 25
<u>Pour le Bien Commun</u>	Du monopole de la violence . J-B. Noé	p. 28
<u>Prier Marie</u>	Avril : Notre Dame du Bon Conseil.	page 31

EDITORIAL

On peut être pessimiste ou optimiste sur l'avenir, la question de l'action divine se situe hors des limites du temps. Pour mieux exprimer cela je me permets de citer Gustave Thibon : *"On me traite de pessimiste parce que je ne crois pas au progrès, à l'Eden futur forgé par la technique et la révolution, etc. Mais si je ne crois pas à l'avenir, je crois à l'éternité qui peut féconder toutes les heures du temps. Je crois à une présence absolue qui est aussi un présent et qu'on peut cueillir aujourd'hui. Quel est donc le plus optimiste : Celui qui ne croit qu'en l'avenir, c'est à dire à une promesse qui ne sera jamais tenue, ou celui qui sait que le paradis nous attend dans le rempli de chaque minute qui passe ?"* Nous vivons ce temps de la Résurrection dans l'Espérance. Mais cette Espérance n'est pas l'espoir de lendemains meilleurs, c'est une Espérance pour aujourd'hui, pour maintenant.

"Les temps les plus incertains sont les plus sûrs car on sait à quoi s'en tenir sur le monde" écrivait Donoso Cortès il y a plus de cent ans. Il y a encore 30 ou 40 ans, on pouvait croire au progrès humain et confondre le paradis avec un monde meilleur. Aujourd'hui la situation a le mérite d'être claire. Le véritable bonheur n'est pas celui de ce monde. L'homme qui conquiert l'univers perd son âme d'après l'Évangile, et l'on pourrait ajouter que sans âme il ne peut se réjouir de l'univers conquis. Mais il ne faut pas en déduire trop vite qu'il ne sera présent qu'après notre mort. La joie est possible sur cette terre, mais elle ne vient pas du

monde, elle vient de l'autre monde.

C'est ce que le temps liturgique nous invite à vivre. Le Christ crucifié n'a pas conquis l'univers. D'un point de vue humain, sa vie est même un échec total, il n'a rien conquis du tout, même pas à première vue le cœur humain : Les juifs le condamnent, les païens l'exécutent et ses amis le fuient. Et pourtant l'univers est dans ses mains car il s'introduit lui-même au cœur de la souffrance et de la mort. Or, il avait affirmé aux juifs "*Avant qu'Abraham fût, JE SUIS*". L'éternité est donc présente dans chaque moment de notre vie, et dans les moments les plus incertains, les plus angoissants et les plus douloureux. Et elle veut engloutir le temps, submerger notre passé aussi bien que ce qu'il nous reste à vivre sur cette terre. C'est très exactement ce que l'on appelle la Résurrection.

Fr. Patrick-Marie Bozo o.p., Recteur du Sanctuaire de la Sainte-Baume

LE TEXTE DU MOIS

Le linceul de Turin : Témoin authentique ? témoin de quoi ?

François de Lacoste Lareymondie

Après les récentes publications, le moment est venu de tenter une synthèse sur une relique qui fait couler beaucoup d'encre et suscite de nombreux débats: le linceul de Turin. Elle constitue un témoin qui s'adresse spécialement à notre temps et elle nous donne l'occasion d'affronter un autre sujet d'actualité, souvent mal compris, celui des rapports entre science et foi.

Une précision terminologique s'impose au préalable : pour parler de la relique de Turin, il faut employer le mot "linceul" qui désigne le drap dans lequel on enveloppe un mort avant de le mettre en sépulture. Le mot "suaire" doit être réservé au linge qui, dans certains rites funéraires, sert à essuyer le visage du mort et, le cas échéant, le recouvre. La relique de Turin est un linceul ; aux particularités si étranges que, depuis plus d'un siècle, il fait l'objet d'études plus vastes et plus approfondies qu'aucun autre objet antique.

La présente synthèse s'en tiendra à l'essentiel. Elle se présente en quatre parties : après avoir traité la question historique, nous aborderons les aspects scientifiques ; entrant ensuite dans le cœur de la problématique soulevée par le linceul de Turin, nous nous interrogerons alors sur la question du témoignage : est-ce un témoin ? de qui serait-il le témoin ? de quoi témoignerait-il ?

1 – Des données historiques maintenant bien assurées

L'histoire du linceul, à partir de sa première exposition à Lirey en Champagne (au sud de Troyes) en 1357, jusqu'à nos jours après son arrivée en 1578 à Turin où il se trouve encore aujourd'hui, est bien connue ; il n'y a pas lieu d'y revenir, sinon pour souligner comment, à deux reprises et de façon extraordinaire, en 1532 dans la Sainte Chapelle de Chambéry et en 1997 dans la chapelle attenante à la cathédrale de Turin, il fut sauvé d'un incendie qui aurait dû le détruire. Ces incendies n'ont pas abîmé l'empreinte, mais ont laissé des traces de brûlures et d'eau très apparentes. On note également que depuis 1983, par testament du dernier roi d'Italie Umberto II, il est devenu la propriété du Saint-Siège qui l'a laissé sous la garde de l'archevêque de Turin.

Et avant Lirey ? En 525, un linge mystérieux est découvert dans les murs de la ville d'Edesse, l'actuelle Urfa dans le sud-est de la Turquie, alors capitale du royaume d'Osrøène, qui fut intégré dans l'empire romain puis devint vassal de l'empire perse avant d'être conquis par les arabes au VII^e siècle. Ce royaume était devenu chrétien dès le II^e siècle. Le linge alors découvert était appelé "mandylion" ; il était conservé replié dans un coffret au sommet duquel était pratiquée une ouverture permettant d'apercevoir un visage. Or ce visage, très vite qualifié d'« archeiropoiète » (c'est-à-dire « non fait de main d'homme »), présente une particularité majeure : dès sa découverte, il s'est substitué à toute autre représentation du Christ et est devenu l'archétype que l'on retrouve, y compris dans ses détails, dans toute l'iconographie orientale, jusqu'à aujourd'hui. Or cette image est manifestement semblable à celle du linceul de Turin. Simple coïncidence ?

En 944, à la suite d'une guerre victorieuse contre les Turcs, et après s'être assuré de son authenticité, l'empereur byzantin obtint de l'émir qui régissait Edesse l'échange du "mandylion" contre d'importantes contreparties, témoignant de la haute estime dans laquelle il était tenu. Le "mandylion" fut alors solennellement rapporté à Constantinople, et déposé dans l'église de la Vierge du Pharos où étaient rassemblées les reliques de la Passion que possédaient les empereurs (dont une relique de la vraie Croix et la couronne d'épines). Connu alors sous l'appellation de "syndon" (linceul en grec), il faisait l'objet d'expositions régulières en faveur des visiteurs de marque, et parfois du public. Un manuscrit hongrois du XII^e siècle, le codex de Pray, reproduit as-

sez précisément, jusque dans certains détails du tissage et de l'image du supplicié, un linceul qui ressemble fort à celui de Turin : d'où son auteur tenait-il cette image sinon de Constantinople, comme il le dit lui-même ?

En 1204, au moment de la prise de Constantinople par les croisés lors de la IV^e croisade, le "syndon" disparut ; jusqu'à ce que ressurgisse le linceul exposé à Lirey 150 ans plus tard. Ce « trou » historique est-il insurmontable ? Beaucoup l'ont pensé et se sont arrêtés là. Beaucoup d'autres ont cherché ; ils ont fini par trouver. Passons sur les nombreuses hypothèses désormais invalidées, notamment celle, fantaisiste, selon laquelle les Templiers s'en seraient emparé pour leurs rites secrets, ou celle, assez répandue et longtemps admise, qui voulait qu'un chevalier croisé l'ait emporté subrepticement, caché à Athènes, puis rapporté en Europe : il y a trop d'in vraisemblances et pas assez de documents pour les suivre. En outre, on doit rappeler que l'Église réprimait alors très sévèrement le vol et le trafic de reliques. L'historien Jean-Christian Petitfils¹, au terme d'une démarche minutieuse et documentée, a résolu la question. Le "syndon" est resté à Constantinople, mais prudemment mis à l'abri des regards pour éviter les risques. Les croisés avaient évincé les empereurs grecs et installé un empereur latin ; mais ils ne contrôlaient guère que la ville et les environs immédiats et étaient en butte à leurs adversaires byzantins qui avaient organisé la reconquête. En 1238, l'empereur latin de Constantinople, Baudouin II, perclus de dettes, l'a offert à Saint-Louis en même temps que la Couronne d'épines, moyennant un important soutien financier. On retrouve la trace de ce don dans les archives royales, notamment dans l'inventaire des reliques de la Sainte Chapelle où il figurait jusqu'en 1335. Le linceul n'était pas alors particulièrement vénéré : aux yeux des chrétiens de l'époque, la Couronne d'épine avait beaucoup plus d'importance et de valeur symbolique, alors que l'image du visage qu'il porte était progressivement tombée dans l'oubli : ce n'était plus qu'un "linge" funéraire quelconque. C'est d'ailleurs pourquoi il a ensuite été donné en 1347 par Philippe VI de Valois à Geoffroy de Charny, qui fut son porte-oriflamme, donc titulaire d'un rang égal à celui de maréchal de France, en récompense des éminents services que celui-ci lui avait rendus pendant le siège de Calais, au début de la guerre de Cent Ans, afin qu'il fût exposé dans la collégiale que celui-ci faisait édifier à Lirey, précisément.

Le « trou » médiéval étant désormais comblé de façon décisive, reste le « trou » antique : comment le "mandylion" est-il arrivé à Edesse ? Écartons toutes les légendes où le merveilleux rivalise avec l'in vraisemblable, notamment toutes celles qui concernent le mythique roi Abgar. Nous en sommes réduits aux conjectures. Peut-être a-t-il été recueilli par les Saintes Femmes après la découverte du tombeau vide ; puis, lorsque les

chrétiens ont fui Jérusalem lors de la grande dispersion de 135 consécutive à la seconde prise de la ville par les romains et à sa destruction complète, a-t-il été emporté à Antioche qui fut, à la fin du I^{er} siècle un centre important de la chrétienté en Orient. Simple hypothèse, plausible mais sans plus.

2 – Ce qu'en dit la science de façon bien établie²

L'image du linceul de Turin a été maintes fois reproduite : chacun l'a en mémoire. Est-ce seulement une belle image, une simple "icône", ou est-ce quelque chose de plus ? et si c'est quelque chose de plus, quoi ? Il faut interroger le linceul lui-même. Or le linceul « parle » ! Et il parle beaucoup !

Il s'agit d'une toile de 4,41 m de long et 1, 13 m de large, en lin, de couleur plus ou moins beige. Le fil a été torsadé en Z, ce qui est inhabituel. Le tissage est en chevrons, tissage complexe à deux fuseaux, dit « 3 lie 1 ». Il porte l'image d'un homme mort. Pour l'ensevelissement, le linceul a été plié dans le sens de la longueur, de part et d'autre de la tête, de sorte qu'on aperçoit la face avant et le dos de l'homme, opposés par la tête. L'image elle-même, de couleur bistre, est peu visible de près : il faut s'en éloigner d'au moins 2 m pour la distinguer convenablement. L'homme représenté est grand (environ 1,80 m), de belle stature, âgé de trente à quarante ans ; il porte une barbe à deux pointes et une natte qui noue ses longs cheveux à l'arrière ; il est entièrement nu, ce qui contrevient à toutes les représentations antérieures à l'époque moderne, et surtout aux représentations religieuses ; les traces de sang sont nombreuses, des caillots s'étant formés sur tout le corps, qui ont imprégné le tissu.

Il s'agit bien de sang. Une contestation s'est élevée dans les années 80 à la suite d'une déclaration fracassante d'un expert américain très connu en tableaux anciens qui affirmait avoir identifié les pigments d'une peinture. De fait, on a trouvé les traces de tels pigments, mais rares et dispersés sur le linceul. À la suite de cette déclaration, des analyses très poussées des marques sanguines ont été réalisées qui ont permis d'identifier la présence de globules rouges et d'hémoglobine humaine, ainsi que celle de produits de décomposition du sang et de sous-produits sérologiques provoqués par un traumatisme violent. Le groupe sanguin a même pu être déterminé : groupe AB+, rare dans nos populations (3%), un peu moins chez les juifs palestiniens (18% de la population).

Mais que nous importe tout cela si le linceul n'est que le produit d'un faussaire médiéval ? N'a-t-on pas procédé à une datation au carbone¹⁴ qui aurait réglé la question, en octobre 1988 ? On ne s'appesantira pas sur cette méthode dont on trouvera partout d'excellentes présentations. Qu'il suffise de dire ici, d'une part que la technique

habituellement employée, fondée sur une mesure de la radioactivité émise par la désintégration de l'isotope 14 du carbone, est certes fiable, mais d'un maniement délicat en raison du caractère très faible du signal, et qu'elle s'appuie sur des calculs statistiques à partir du comptage des désintégrations, calculs statistiques dont la précision diminue au fur et à mesure que l'on remonte dans le temps et qui aboutissent à des plages plus ou moins larges de probabilité³, enfin qu'elle nécessite des échantillons qui ne soient pas trop petits et, surtout, qui n'aient pas subi d'altération susceptibles d'avoir modifié leur teneur en isotope 14 du carbone.

L'opération de datation avait été confiée par l'archevêque de Turin à trois laboratoires, à partir de petits échantillons prélevés en bordure, sur les extrémités du linceul. Les résultats publiés par ces laboratoires proposaient une date de confection comprise entre 1260 et 1390. Très vite, cette datation a suscité de vives polémiques, y compris dans le monde scientifique, en raison notamment de protocoles non respectés et d'un choix d'échantillons contestable du fait de leur (trop ?) petite taille et de la localisation de leur prélèvement, là où le linceul avait été le plus manipulé et réparé. En outre, les-dits laboratoires ont longtemps refusé de publier leurs résultats bruts ; et quand ils l'ont fait, on s'est aperçu que ceux-ci étaient beaucoup plus divergents que ce qui avait été annoncé, certains en faveur d'une datation plus ancienne de plusieurs siècles. Sans entrer dans ce débat ni mettre en cause la probité des laboratoires, aujourd'hui cette datation n'est plus considérée comme scientifiquement pertinente : trop de données factuelles la contredisent. Relevons les principales.

Des fibres microscopiques de coton ont été retrouvées dans le lin du tissage. Qu'un métier à tisser utilisé pour diverses fibres successives porte des traces microscopiques provenant de tissages précédents n'a rien d'anormal. Or le coton ne poussait alors qu'en Orient, et les fibres identifiées appartiennent à une variété qui était cultivée notamment en Égypte. En revanche, si le linceul avait été tissé en Occident on n'aurait pas dû en trouver mais plutôt des traces de laine, matériau textile le plus courant. Certes, la laine était aussi largement utilisée en Orient ; mais la loi hébraïque interdisait de tisser fibres d'origine végétale et fibres d'origine animale sur un même métier : on devait faire usage de métiers distincts.

Le linceul contient de nombreux pollens microscopiques piégés dans les fibres, dont beaucoup proviennent de fleurs ne poussant qu'en Orient, en particulier de fleurs spécifiques à la Judée et aux environs de Jérusalem, dont l'éclosion a lieu au printemps.

Enfin, les dimensions du linceul rappelées ci-dessus correspondent exactement à une longueur de huit coudées et à une largeur de deux coudées assyriennes, mesures en usage dans l'Orient antique.

Deux séries de conclusions s'ensuivent nécessairement. D'abord, le linceul a été tissé en Orient, et probablement en Palestine. Or en 525 il avait définitivement quitté cette région ; il est donc antérieur au VI^e siècle. Ensuite, alors qu'en Orient aussi on utilisait la laine et sans séparer les métiers, les traces de coton et uniquement de coton, suggèrent que le linceul aurait été tissé dans un contexte juif, selon les normes de la loi juive ; d'où l'on pourrait déduire que son âge serait antérieur à la destruction complète de Jérusalem, donc antérieur à l'an 135 et à la grande dispersion des juifs hors de Palestine qui s'en suivit. Cependant, comme la torsion des fibres en Z et le tissage en chevrons 3/1 étaient inhabituels sur les bords de la Méditerranée orientale mais assez courants dans la région de Babylone où l'on trouvait aussi d'importantes communautés juives, une autre hypothèse est également possible : que le linceul y ait été fabriqué puis importé à Jérusalem. Cette hypothèse n'a rien d'extraordinaire car les échanges commerciaux par les voies caravanières étaient nombreux. Si tel a été le cas, le linceul n'en revêtait que plus de valeur.

L'image de l'homme du linceul demeure incompréhensible :

- Celle que l'on voit naturellement est pâle, peu contrastée, peu nette ; mais en inversant les intensités comme le fait un négatif photographique⁴, les parties foncées de l'original apparaissant claires et les parties claires apparaissant foncées, elle change du tout au tout, devenant nette, contrastée, parlante ; elle s'apparente donc à un négatif photographique de sorte que, sur une plaque photographique, elle émerge en positif avec la particularité que l'empreinte apparaît alors en clair sur un fond noir (c'est l'image qui est aujourd'hui répandue partout) ; or cette notion de négatif photographique était inconnue avant le milieu du XIX^e siècle et n'a été révélée qu'avec les photos réalisées par Secondo Pia en 1898 : ce fut même l'immense surprise causée par ces photographies alors que nul ne pouvait soupçonner une telle image auparavant.

- L'image comporte une autre inversion, entre droite et gauche : sur le linceul tel qu'on le voit, l'image apparaît comme en un miroir, ce qui se trouve sur la droite reflétant la partie gauche du corps et inversement (d'où les précautions d'interprétation à prendre quand on regarde le linceul) ; cela est logique puisque l'image se présente comme une projection directe du corps sous-jacent ; lorsque Secondo Pia a pris ses photographies sur des plaques argentiques, la latéralisation de l'image s'est trouvée redressée ipso facto, droite et gauche re-

prenant leurs positions naturelles comme nous pouvons le constater sur les photos de ce “négatif” du “négatif” qu’est le linceul, telles qu’elles sont aujourd’hui publiées.

- Elle comporte une information tridimensionnelle : l’intensité de l’image varie directement en fonction inverse de la distance entre le corps et le tissu, que ce soit de face ou de dos (sans écrasement pour la partie dorsale), de sorte que plus une partie du corps était éloignée du tissu sur lequel elle s’est imprimée, plus l’intensité de cette impression est faible ; en outre, la projection du corps sur le tissu, d’où est issue l’image, est, non pas dispersée dans toutes les directions, mais orthogonale au corps (comme une projection cartographique) de sorte qu’au moyen d’appareils idoines on est capable de la traduire en relief ;

- Elle ne résulte pas de pigments ou d’un autre artefact dont il n’y a aucune trace significative ; mais d’un brunissement superficiel des fibres de lin par oxydation de leur cellulose.

Encore aujourd’hui, personne n’a été capable de déterminer comment l’image s’est formée sur le tissu, et a fortiori de la reproduire. Il est donc inconcevable qu’un faussaire ait pu la réaliser.

Les tentatives de datation ont repris à partir de 2013 en utilisant de nouvelles méthodes : recherche de la lignine et de la vanilline dans les fibres de lin⁵ ; analyse spectroscopique de la cellulose dont la composition moléculaire se modifie au fil du temps⁶ ; mesure de l’élasticité mécanique des fibres de lin, élasticité qui se réduit avec le vieillissement. Même si les résultats sont moins précis que ceux du carbone 14 et comportent des plages de probabilité plus larges, ils convergent et tous font remonter l’âge du linceul au I^{er} siècle. Autrement dit, d’un strict point de vue scientifique, c’est la datation par le carbone 14 qui fait seule contraste avec toutes les autres et qui est réellement problématique. Faut-il la refaire de façon plus rigoureuse qu’en 1988 ? Cela n’aurait probablement pas d’intérêt car on obtiendrait sans doute des résultats comparables : en effet, même en corrigeant les malfaçons de 1988, il est peu vraisemblable que celles-ci aient conduit à une erreur de 1300 ans. Plus utiles seraient de nouvelles explorations par spectrométrie de masse afin de rechercher l’ensemble des isotopes (pas seulement le carbone 14) qui auraient pu se former au niveau atomique dans les fibres du linceul ; recherches qui permettraient sans doute de déterminer d’une part si celui-ci a été “rechargé” en carbone 14 et d’autre part comment l’image s’est formée⁷.

Quoi qu'il en soit d'éventuelles nouvelles analyses, au point où sont parvenues les études historiques et scientifiques, la probabilité que le linceul date du I^{er} siècle de notre ère est supérieure à 99%.

3 – Le linceul de Turin est-il celui de Jésus de Nazareth ?

Incontestablement, le linceul a enveloppé un supplicié qui a été crucifié. Quinze siècles de tradition ininterrompue désignent Jésus de Nazareth ; peut-on s'en assurer scientifiquement ? Nous disposons d'un solide faisceau d'au moins trois indices puissants.

En premier lieu, la qualité même du linceul. Si le lin était un matériau courant, en revanche le tissage en chevrons d'une grande toile très fine, en faisait un produit de luxe, très cher. Qui aurait eu l'idée et les moyens d'envelopper le corps d'un condamné ordinaire, d'ailleurs destiné à la fosse commune, dans un tel linceul ? Ce condamné n'était donc pas un homme ordinaire.

En deuxième lieu, le linceul reproduit précisément toutes les étapes de la Passion de Jésus avec des détails très spécifiques dont certains étaient ignorés jusque récemment : arcade sourcilière tuméfiée et nez cassé à la suite de coups reçus sur le visage (coups portés lors de l'arrestation et au cours de l'interrogatoire chez Caïphe ?) ; forme des plombs fixés aux fouets et nombre de coups (50 à 60, alors que la loi juive interdisait de dépasser 40) qui sont caractéristiques d'une flagellation romaine ; couronne d'épine en forme de casque ; patibulum porté sur l'épaule droite et non une croix entière ; hématomes aux genoux provenant des chutes ; clous plantés à un endroit précis du poignet (espace de Destot) pour supporter le corps en croix ; clou unique transfixant les deux pieds appliqués l'un sur l'autre, pied gauche par-dessus le pied droit, celui-ci étant plaqué en extension sur le stipes. L'exactitude anatomique est telle qu'elle est irrécusable. À ce sujet on doit noter que, sur l'image du supplicié du linceul, les pouces des mains ne sont pas apparents : ils se sont complètement repliés vers l'intérieur par l'effet de la blessure causée au nerf ; or cela, nul ne le savait jusqu'à ce qu'un chirurgien le mette en évidence au XX^e siècle.

Un point-clé doit retenir notre attention : le supplicié a subi flagellation et crucifixion. Or la loi romaine ne permettait pas le cumul des deux châtiments⁸ : soit le condamné méritait la mort et il était directement envoyé au supplice de la croix (comme le furent les deux larrons qui entouraient Jésus), soit il ne la méritait pas et à l'issue de la flagellation (si sa faute lui valait cette condamnation) il était relâché. C'est ce que Pilate a tenté de faire, jusqu'à ce qu'il cède à la pression en permettant la crucifixion après la flagellation, quitte à violer sa propre loi pénale. Ce cumul explique que

Jésus soit rapidement mort en croix, par suite des souffrances intenses qu'il avait endurées auparavant. Voilà pourquoi il n'y a pas eu besoin de lui briser les jambes, contrairement à ce qui s'est passé pour les deux larrons.

En troisième lieu, le coup de lance. Le corps porte la marque d'une blessure infligée au cadavre post mortem. On le sait parce que la plaie est restée béante et que le liquide qui a coulé était constitué d'un mélange de sang accumulé dans le péricarde après la mort, et de sérum provenant de la poche pleurale, et qu'il a imprégné le tissu. Quant à la forme de la plaie, elle désigne une "lancea" romaine. Enfin, le coup a été porté à droite (alors que le cœur est à gauche) mais de biais pour atteindre à coup sûr l'oreillette droite du cœur selon la technique de l'infanterie romaine. Saint Jean l'a exactement décrit dans son évangile.

La convergence des dates et des indices est donc assez forte pour désigner de façon plus que vraisemblable, avec une probabilité qui dépasse maintenant 99,999...%, Jésus de Nazareth comme étant l'homme qui a été enseveli dans le linceul de Turin.

Pourrait-on accroître cette probabilité en rapprochant le linceul de Turin d'autres documents antiques, en particulier d'autres tissus ? Si l'on écarte les faux linceuls qui ont proliféré au Moyen-Âge (quelle que soit la dévotion dont ils ont fait ou font encore l'objet), il y a au moins deux pièces qui pourraient être candidates : le "Suaire" de la cathédrale d'Oviedo (Espagne), qui est vraiment un suaire dont la forme et les dimensions correspondent à un tel usage funéraire, et la "Tunique d'Argenteuil", tunique sans couture qui aurait constitué le vêtement intime de Jésus. Deux facteurs de convergence existent entre les trois tissus : d'une part leur antiquité car ces deux derniers sont aussi antérieurs au Moyen-Âge, l'existence de la Tunique d'Argenteuil étant attestée depuis l'époque de Charlemagne qui l'avait lui-même reçue de l'empereur byzantin ; d'autre part le sang dont ils sont imprégnés qui est du même groupe AB. Aussi la probabilité que les trois tissus aient des origines étrangères les unes aux autres devient faible. Par conséquent cette triple coïncidence ne peut manquer d'interroger. Peut-être une troisième relique pourrait-elle être aussi candidate : la "coiffe" de Cahors, qui semble avoir été la mentonnière ayant tenu fermée la bouche du cadavre. Cependant, au stade actuel des études et des connaissances, il semble difficile d'aller plus loin ; en particulier, et sans préjudice d'autres avancées scientifiques, la dégradation organique du sang est probablement trop importante pour permettre des comparaisons pertinentes sur l'ADN.

Je laisse de côté les autres découvertes que certains chercheurs pensent avoir faites sur le linceul de Turin à partir d'analyses d'image très poussées, réalisées récemment au moyen d'outils sophistiqués. On pense à la présence supposée de pièces de

monnaie (il s'agirait de leptons ayant cours en Palestine au temps d'Hérode Agrippa) qui auraient été décelées sur les yeux ; mais aucun rite funéraire juif ne documente une telle pratique qui, en revanche, est clairement païenne. On pense également aux traces d'écriture qui évoqueraient le "titulum" rédigé par Pilate et placé sur la croix, lequel aurait été enfermé avec le linceul lors de sa récupération et aurait laissé une démarcation fantôme sur le tissu. Pour fascinantes qu'elles soient, alors que rien de la sorte n'est visible à l'œil nu, ces "découvertes" mobilisent trop de moyens techniques, poussés très loin, avec les aléas qui en résultent, pour être démonstratives ; elles sont à considérer avec prudence et il convient de résister à la tentation de vouloir en faire "trop".

4 – De quoi le linceul témoigne-t-il ?

Témoin ou preuve ? S'agissant du linceul de Turin, on a souvent utilisé indifféremment les deux termes. Ce n'est pas légitime car, même si les deux notions ont des liens étroits, elles ne désignent pas le même concept et n'ont pas la même portée.

La preuve est « *ce qui sert à établir qu'une chose est vraie* »¹⁰ ; elle s'établit soit au terme d'un raisonnement logique ou d'une démonstration, soit par l'évidence d'un fait ou d'une chose irrécusable ; d'où ses domaines de prédilection que sont les sciences et le droit. Du point de vue épistémologique, la notion présente une particularité essentielle : dans son principe même, la preuve doit pouvoir être "falsifiée", selon l'expression retenue dans les sciences expérimentales ; c'est-à-dire que la logique de la démonstration doit pouvoir être contestée si elle présente une faille, et par suite sa conclusion être invalidée ; ou s'il s'agit du résultat d'une expérimentation, celle-ci doit être reproductible pour pouvoir être vérifiée ; ou encore, s'il s'agit d'un fait ou d'une chose qui sert de preuve, sa réalité et sa consistance doivent pouvoir être démenties par une preuve contraire. De ce rappel épistémologique, il résulte que, techniquement, le linceul de Turin constitue une preuve de la mort de Jésus parce qu'il en porte les traces irrécusables ; mais qu'il ne peut pas constituer une preuve de sa résurrection, car de preuve de la résurrection, il ne peut y en avoir d'autre que Jésus ressuscité lui-même.

Le témoin rapporte un fait, une parole, dont il a été le spectateur ou l'auditeur direct. Pour que son témoignage soit reçu, du point de vue du récepteur, au moins deux conditions doivent être remplies : le témoin doit être crédible ; le contenu doit pouvoir être vérifié. Qu'en est-il en l'espèce ? Le témoin est-il crédible ? Oui, puisque l'authenticité du linceul, en tant qu'il a enveloppé Jésus au tombeau, est maintenant bien établie. Son témoignage peut-il être vérifié ? Oui, puisque tout démontre, sans artifice possible, que le linceul a enveloppé le corps de Jésus après sa crucifixion : il porte ma-

nifestement toutes les traces de la Passion telle que les Évangiles, notamment celui de saint Jean, la décrivent. Jésus, vrai homme, est vraiment mort, et cette mort nous saute aux yeux dans son réalisme brutal.

Nous pouvons donc affirmer que le linceul de Turin est aussi un témoin et donc répondre affirmativement à la première question posée au début de cette synthèse. Mais il faut aussitôt ajouter qu'il s'agit d'un témoin un peu particulier : c'est un témoin matériel et muet qui s'exprime par ce qu'il présente. Nous savons de qui il témoigne : de Jésus de Nazareth. Et nous pouvons enfin affirmer qu'il témoigne de la mort de Jésus.

Son témoignage va-t-il au-delà ? Nous ne sommes pas encore au bout de notre quête. Tout d'abord, aucune trace de décomposition corporelle n'a été relevée sur le linceul : le corps y a donc séjourné moins de trois jours. Ensuite, et surtout, le corps du supplicié a été séparé du linceul sans qu'il y ait aucun signe d'arrachement alors que les caillots de sang coagulé collaient forcément le corps au tissu et que des arrachements auraient dû se produire si le corps avait été enlevé mécaniquement avant d'être emporté. La séparation semble être intervenue "comme si" le corps s'était brutalement volatilisé (pour prendre une image et non prétendre expliquer). De plus, là où se trouvent les caillots de sang, l'image du cadavre ne s'est pas imprimée sur le linceul : celle-ci s'est donc formée après eux. Comment ?

On a évoqué plusieurs formes de rayonnements : ultra-violet, électromagnétique ou nucléaire. Quel qu'il ait été, ce rayonnement a dû être à la fois très intense (pour marquer le tissu) et très bref (pour ne pas le brûler et ne s'imprimer que superficiellement) ; il a également dû être unidirectionnel en raison de la projection orthogonale de l'image ; enfin, il devait s'atténuer rapidement en fonction de la distance entre le corps et le tissu pour donner une information tridimensionnelle. On sait par ailleurs que certains rayonnements peuvent modifier la composition isotopique du carbone et auraient pu, le cas échéant, le rajeunir en carbone 14. Nombre d'hypothèses ont été émises ; aucune n'est pleinement satisfaisante. Une fois ce rayonnement identifié, s'il l'est un jour, restera à en déterminer l'origine, étant observé – et ce n'est pas le moindre problème – que ce rayonnement a surgi "de l'intérieur" ; c'est-à-dire qu'il semble avoir émané du corps lui-même. Sommes-nous parvenus au seuil du mystère ?

Le double mystère de la séparation du corps hors du linceul et de la formation de l'image ouvre une perspective nouvelle. Non qu'il faille abandonner la raison pour nous replier sur l'irrationnel : en tant qu'êtres dotés d'une intelligence par le créateur, nous avons le devoir d'aller au bout de ce que la raison nous commande d'explorer. Simplement, nous sommes exactement dans la situation du disciple bien-aimé qui, le

jour de la résurrection, ayant pénétré dans le tombeau, a vu le linceul « *affaissé sur place et le soudarion qui avait entouré la tête non pas affaissé comme les linges mais au contraire enroulé comme au début... Étant entré, il vit et il crut* »¹¹ (Jn XX, 7-8).

Le linceul serait-il alors un témoin de la résurrection ?

Non, au sens strict, car seuls les disciples qui ont rencontré Jésus ressuscité peuvent l'être ; et c'est d'eux que nous tenons notre foi. Comme le dit Saint Paul, notre foi vient de la prédication des apôtres qui L'ont vu, L'ont entendu, L'ont touché, ont mangé avec Lui, et qui pouvaient témoigner qu'Il est vivant, pas seulement en esprit mais aussi avec son corps ressuscité : « *Fides ex auditu* » (Rm, X, 17). Les signes qui accompagnaient la prédication des apôtres, et qui accompagnent encore celle de leurs successeurs, restent des signes qui peuvent confirmer celle-ci ; ils ne la remplacent pas.

Mais oui, dans un sens analogique qui est précisément celui qui a touché saint Jean : le linceul témoigne du corps désormais absent, et dont le mode d'absence nous échappe ; l'image qu'il porte semble d'une autre nature et d'une autre origine que ce que nous connaissons habituellement. Aussi peut-on dire qu'elle s'adresse spécialement à notre temps si avide de certitude scientifique en l'obligeant à aller au bout de la raison, jusqu'au seuil du mystère : Jean-Paul II n'a-t-il pas parlé de « *provocation à l'intelligence* » ?

Un témoin se contente de rapporter ce dont il témoigne ; autre chose est la façon dont son témoignage est reçu. En effet, si la vérité, en principe, oblige l'intelligence, nous savons d'une part que notre intelligence est parfois hermétique, d'autre part que notre volonté ne s'y plie pas toujours. Nous savons aussi qu'un témoin dérangeant, fût-il vrai, est généralement ignoré, souvent récusé, parfois même éliminé. Devant le témoin se joue la liberté de celui qui reçoit ou non le témoignage.

À vrai dire, les polémiques dont la datation du linceul de Turin, et plus largement son histoire et sa nature, sont l'objet illustrent précisément ce dernier point : le linceul nous renvoie à Jésus et, très (trop) souvent, on constate que le rejet de Jésus ou son accueil commandent la position prise par tel ou tel protagoniste. Pour dire les choses crument, il arrive même aux scientifiques d'être parfois aveuglés par leurs présupposés philosophiques ou religieux : on en a maints exemples.

Que le linceul de Turin soit un témoin dérangeant, et qu'il le soit pour beaucoup de monde, est une évidence. Dérangeant, il l'est parce qu'il annihile tous les refus de l'historicité de Jésus de Nazareth, vrai homme incarné en un temps et un lieu précis, et mort en ayant versé tout son sang ; il l'est encore parce qu'il dévalue les discours trop spiritualisant, ou intellectualisant, parfois même mythologisant, qui ont été élaborés

depuis deux ou trois siècles à son sujet ; il l'est aussi parce qu'il invalide assez largement une tendance qui a été très répandue dans l'exégèse moderne et qui ne voulait voir dans les Évangiles que l'expression d'une communauté disant sa foi en évacuant la consistance de tout substrat factuel. La précision du témoignage que le linceul de Turin porte sur la Passion de Jésus, ainsi que sa confrontation point par point avec les Évangiles, en particulier celui de saint Jean, ne permettent plus de telles approches ; au contraire, elles impliquent une approche beaucoup plus réaliste et elles conduisent à accorder une confiance beaucoup plus grande dans ce qu'on a appelé "*l'historicité*" des Évangiles, et par conséquent dans celle de Jésus de Nazareth. Dérangeant enfin, le linceul de Turin l'est en ce qu'il offre à notre regard un visage de Jésus qui est véridique, en qui nous pouvons reconnaître le Christ tel que les apôtres l'ont vu d'abord, l'ont annoncé ensuite, c'est-à-dire le Christ ressuscité.

Voilà pourquoi le témoignage porté par le linceul de Turin vaut spécialement pour notre temps. Nos ancêtres n'avaient peut-être pas le même besoin ; tandis que la Providence a sans doute voulu que notre temps, éloigné de l'évènement par deux mille années et trop imbu d'une rationalité abstraite à laquelle il a tendance à réduire toute réalité, soit bousculé, non pour renoncer à l'exercice de l'intelligence, mais pour que celle-ci sache aller jusqu'au seuil du mystère et veuille l'accepter.

Ce visage-là, celui de Jésus-Christ, vrai homme et vrai Dieu, nous ne pouvons plus l'oublier •

1 Jean-Christian Petitfils : « Le Saint Suaire de Turin », Ed. Taillandier 2022.

2 À ma connaissance, la meilleure synthèse récente des questions scientifiques posées par le linceul de Turin a été rédigée par Jacques Suaudeau, docteur en médecine, en théologie, en histoire de l'art et en archéologie, en charge de la section scientifique de l'Académie pontificale pour la vie, dans le deuxième tome de son ouvrage « Le linceul de Turin, de l'analyse historique à l'investigation scientifique » publié en 2022 aux éditions de L'Harmattan

3 La demi-vie, ou périodicité, du carbone 14 étant de 5 730 ans, au bout de 40 000 ans le carbone a perdu toute radioactivité décelable ; on ne peut donc pas remonter plus haut par cette méthode

4 Cette notion de négatif photographique provient de l'utilisation de plaques ou de pellicules argentiques pour la réalisation de photographies en noir et blanc avant que n'apparaisse et ne se généralise la photo numérique.

5 La vanilline reflète la lignine d'où elle est extraite et la lignine se perd au fil du temps dans les textiles : les analyses ont montré qu'il n'y en avait plus dans le linceul.

6 Résultats publiés le 11 avril 2022 dans la revue « Heritage » par plusieurs chercheurs italiens de l'Institut de cristallographie du centre National de recherche de Bari.

7 Cf. l'ouvrage précité de Jacques Suaudeau, pp 235 et suivantes

8 Ce principe fondamental du droit romain est encore nôtre : « non bis in idem ».

9 Pour l'écrire autrement, la probabilité pour que le corps qui a été enveloppé dans le linceul ne soit pas celui de Jésus est infinitésimale ; elle a été calculée et s'élève à 1/1010 (1/10 000 000 000)

10 Définition du Petit Robert ; on pourrait partir d'autres dictionnaires tout aussi bien.

11 Les traductions de ce verset ont longtemps hésité sur les termes à employer en raison du passage par le grec et le latin. Les derniers travaux exégétiques, avec leurs références à l'hébreu, permettent de lever les doutes.

ACTUALITÉ RELIGIEUSE

2023 : 7^e centenaire de la canonisation de St Thomas d'Aquin

| *Studiorum ducem : lettre encyclique de Pie XI pour le 6^e centenaire* |

Donné à Rome, près Saint-Pierre, le 29 juin 1923, fête des Princes des apôtres, de Notre Pontificat la deuxième année.

Lettre encyclique aux patriarches, primats, archevêques, évêques et autres ordinaires en paix et en communion avec le siège apostolique à l'occasion du VI^e centenaire de la canonisation de saint Thomas d'Aquin.

Vénérables Frères, Salut et Bénédiction apostolique !

Le guide à suivre dans l'étude des hautes disciplines ecclésiastiques, Nous l'avons assigné aux jeunes clercs par une récente lettre apostolique qui confirmait les prescriptions du Droit canonique : c'est saint Thomas d'Aquin.

Pour pénétrer plus profondément encore les âmes de Nos étudiants des motifs qui ont inspiré ce choix et leur exposer à quelles conditions ils pourront retirer tout le profit possible des enseignements d'un si grand Docteur, une très heureuse circonstance s'offre à Nous : la célébration prochaine du sixième centenaire de sa canonisation.

Il existe, en effet, un merveilleux rapport de parenté entre la science digne de ce nom et la piété, cette compagne de toutes les vertus ; et, Dieu étant la vérité et la bonté mêmes, il s'ensuit que la recherche de la gloire de Dieu par le salut des âmes, œuvre principale et mission propre de l'Eglise, exige autre chose des ministres sacrés que des connaissances suffisantes : il leur faut posséder en abondance les vertus de leur état.

Cette union de la doctrine et de la piété, de la science et de la vertu, de la vérité et de la charité, nous la trouvons réalisée à un degré tout à fait exceptionnel chez le Docteur angélique, et c'est à bien juste titre qu'on lui a donné comme attribut un soleil, puisque en même temps qu'il diffuse dans les esprits la lumière de la science, il pénètre les cœurs des chauds rayons de la vertu.

Ainsi Dieu, source de la sainteté et de la sagesse, semble avoir voulu montrer en saint Thomas comment elles se complètent l'une l'autre, comment la pratique des vertus prépare à la contemplation de la vérité, et comment à son tour la méditation approfondie de la vérité donne à la vertu son éclat et sa perfection.

De fait, une vie pure, des passions entièrement domptées par la vertu, donnent une grande liberté à l'âme, lui permettent un essor plus aisé vers les choses célestes, et une pénétration plus intime des secrets divins, suivant la remarque de Thomas lui-même : « *D'abord la vie, ensuite la doctrine ; car c'est la vie qui mène à la science de la vérité* » ; pareillement, une étude assidue des vérités surnaturelles est un vigoureux ferment de vie parfaite ; et elle n'est pas égoïste et stérile, mais au contraire puissamment active, la science de ces sublimes réalités, dont la beauté captive et absorbe l'homme tout entier.

Voilà donc, Vénérables Frères, un premier aperçu des leçons que l'on peut tirer de ce centenaire ; mais pour les mettre en lumière mieux encore, Nous croyons utile d'étudier brièvement dans cette Lettre la sainteté et la doctrine de Thomas d'Aquin, de montrer ensuite les enseignements pratiques qui en découlent pour le clergé, surtout pour les étudiants ecclésiastiques, comme aussi pour l'ensemble du peuple chrétien.

[Grandeur des vertus morales de saint Thomas]

Toutes les vertus morales furent excellemment réunies en saint Thomas et on observait entre elles cette harmonieuse union et connexion qu'il demande lui-même, car elles ne formaient qu'un seul faisceau dans la charité « *qui donne la forme aux actes de toutes les vertus* ».

Mais si nous recherchons les caractères propres et distinctifs de la sainteté de Thomas, nous trouvons au premier rang de toutes ses vertus celle qui lui a donné une certaine ressemblance avec les natures angéliques, la chasteté ; et c'est pour l'avoir gardée inviolée, lors d'un danger très pressant, qu'il mérita d'être ceint par les anges d'un cordon mystérieux.

Ce culte si parfait de la pureté allait de pair avec la fuite des biens qui passent et un dédaigneux mépris des honneurs ; chacun sait que son inlassable persévérance brisa les efforts opiniâtres de ses proches, qui s'évertuaient par tous les moyens à lui faire accepter une situation très avantageuse dans le monde, et que, plus tard, par ses instances auprès du Souverain Pontife, qui lui offrait l'épiscopat, il obtint de n'être point chargé du fardeau qu'il redoutait.

L'élément le plus caractéristique de la sainteté de Thomas, c'est ce que saint Paul appelle la parole de sagesse, cette alliance des deux sagesse, acquise et infuse, auxquelles font le plus harmonieux cortège l'humilité, le culte de l'oraison, l'amour de Dieu.

Que l'humilité fût le fondement sur quoi s'appuyaient les autres vertus de saint Thomas, cela ne fait point de doute pour qui observe avec quelle obéissance il se soumettait à un frère lai pour les détails pratiques de la vie. On ne le constate pas avec moins d'évidence à la lecture de ses écrits, qui respirent des sentiments de si humble respect pour les Pères de l'Eglise ; ne semble-t-il pas que c'est « *sa très profonde vénération pour les anciens Docteurs qui l'a fait en quelque sorte hériter de leur intelligence à tous* » ?

Nous en avons enfin une preuve éclatante dans le fait qu'il ne détourna pas la moindre parcelle des ressources de son divin génie pour sa gloire personnelle, mais les mit toutes au service de la vérité. Ainsi, à l'encontre des philosophes qui ne s'occupent guère que de briller eux-mêmes, Thomas, dans son enseignement, tâche de disparaître pour que seule resplendisse la lumière de la vérité divine.

Cette humilité, jointe à la pureté du cœur que Nous avons rappelée, et à une prière incessante, donnait à l'âme de saint Thomas une souple docilité pour s'ouvrir et correspondre aux inspirations et aux lumières de l'Esprit-Saint, qui constituent les principes mêmes de la contemplation.

Pour obtenir ces grâces du ciel, il se prive fréquemment de toute nourriture, passe souvent des nuits entières en oraison ; parfois même, dans l'élan de sa piété naïve, il appuie la tête contre le tabernacle où réside le Très Saint Sacrement ; constamment, il tourne avec douleur ses regards et son cœur vers le crucifix, avouant à son ami saint Bonaventure que c'était surtout dans ce livre qu'il avait appris tout ce qu'il savait.

On peut donc en toute vérité appliquer à saint Thomas ce qui est communément rapporté du fondateur saint Dominique : il n'a jamais parlé qu'avec Dieu ou de Dieu.

Accoutumé à envisager toutes choses en Dieu, cause première et fin dernière du monde, Thomas était naturellement enclin à se guider dans sa vie, comme dans sa Somme théologique, d'après les deux sagesse dont nous avons parlé et qu'il décrit en ces termes :

« *La sagesse que l'homme acquiert par l'étude... le met à même de porter sur les choses divines le jugement sain que dicte l'usage parfait de la raison... Mais*

l'autre sagesse est un don qui descend du ciel..., et elle juge des choses divines en vertu d'une certaine communauté de nature avec elles. Elle est un don de l'Esprit-Saint... par lequel l'homme est rendu parfait dans l'ordre des choses divines, qui sont pour lui à la fois objet de science et d'expérience. »

Cette sagesse émanant de Dieu ou infuse, accompagnée des autres dons du Saint-Esprit, fit chez saint Thomas de continuels progrès, dans la même mesure que la charité, maîtresse et reine de toutes les vertus. Il tenait, en effet, pour un principe incontestable que l'amour de Dieu ne doit jamais cesser de se développer, *« comme l'implique l'énoncé mémé du précepte : Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur ; “de tout ton cœur” ou “parfaitement”, c'est tout un...*

« La charité, comme dit l'Apôtre, est la fin de la loi : or, ce n'est pas la fin qui admet de limite, mais seulement les moyens qui y conduisent ». C'est précisément pour ce motif que la perfection dans la charité est incluse dans le précepte, comme la fin à quoi nous devons tous tendre, chacun suivant sa condition.

Mais *« l'effet propre de la charité est de faire tendre à Dieu, à qui elle unit le cœur de l'homme, en sorte que l'homme ne vive plus pour lui-même mais pour Dieu »* ; et voilà pourquoi, en se développant sans cesse parallèlement à la double sagesse, l'amour de Dieu déterminait chez saint Thomas l'oubli total de lui-même ; et lorsque Jésus crucifié lui demanda : Thomas, tu as bien écrit de moi, quelle récompense attends-tu de moi pour tes efforts ? le Saint répondit : Vous seul, Seigneur.

Aussi, sous l'impulsion de la charité, Thomas se dévoue sans compter au service du prochain, composant des ouvrages de très haute valeur, aidant ses frères dans leurs travaux, se dépouillant de ses vêtements en faveur des pauvres, et même rendant la santé aux malades, comme ce fut le cas d'une femme qui, ayant touché la frange de son habit dans la basilique vaticane, où il prêchait à l'occasion des solennités pascales, se trouva subitement délivrée d'un flux de sang invétéré.

Et ce langage de sagesse célébré par saint Paul, en qui a-t-il eu plus d'éclat que chez le Docteur angélique ? Dans son enseignement, c'est trop peu pour lui d'éclairer les esprits ; de tous ses efforts il excite les cœurs à rendre amour pour amour à Dieu, Créateur de l'univers. *« C'est l'amour de Dieu qui dépose et crée la bonté dans les êtres »*, telle est sa magnifique expression, et dans l'examen de chacun des mystères, il ne se lasse pas de mettre en lumière cette diffusion de la bonté divine.

« *Ainsi, de sa nature, le bien parfait se communique d'une manière parfaite, et c'est une communication de cet ordre que Dieu réalise... par l'Incarnation.* » Rien ne manifeste avec autant d'éclat la puissance de son génie et l'affection de son cœur que son office du Très-Saint-Sacrement ; l'amour que toute sa vie il porta à l'Eucharistie se reflète en ce mot, prononcé à son lit de mort au moment de recevoir le saint Viatique : Je vous reçois, vous, la rançon de mon âme ; c'est pour l'amour de vous que j'ai étudié, veillé et travaillé.

[Prééminence de la doctrine de saint Thomas]

Après cette revue rapide des grandes vertus de Thomas, on comprend aisément la prééminence de sa doctrine, qui jouit dans l'Eglise d'une prodigieuse autorité. De fait, Nos prédécesseurs n'ont jamais eu qu'une voix pour en faire l'éloge.

De son vivant même, il reçut d'Alexandre IV une lettre où le Pape n'hésitait pas à écrire : « *A Notre cher Fils Thomas d'Aquin, homme éminent par la noblesse du sang et l'éclat des vertus, à qui la grâce de Dieu a accordé le trésor de la science des Ecritures.* »

Après sa mort, Jean XXII parut consacrer non seulement ses vertus, mais encore sa doctrine quand, dans une allocution consistoriale aux cardinaux, il fit cette déclaration mémorable : « *Thomas a plus éclairé l'Eglise que tous les autres Docteurs ; en un an on apprend davantage dans ses livres que dans ceux des autres maîtres en toute une vie.* »

Devant le prestige de ce génie pénétrant et de cette science plus qu'humaine, Pie V rangea officiellement Thomas au nombre des saints Docteurs et consacra son nom d'« *angélique* ».

D'autre part, est-il indice plus formel de la très haute estime en laquelle l'Eglise tient ce Docteur que le fait que les Pères du Concile de Trente n'ont voulu voir déposés avec honneur sur l'autel et ouverts devant eux, au cours de leurs délibérations, que deux livres : la Sainte Ecriture et la Somme théologique ?

Dans cet ordre d'idées, Nous ne passerons point ici en revue un à un les innombrables documents du Saint-Siège ; rappelons du moins – c'est pour Nous un heureux souvenir – que Léon XIII, par ses prescriptions réitérées, remit en honneur la doctrine de saint Thomas ; le mérite qui en revient à Notre illustre prédécesseur est tel que, comme Nous l'avons dit ailleurs, si même Léon XIII n'était pas l'auteur de tant de prescriptions et d'actes d'une sagesse éclatante, cette réforme seule suffirait à l'immortaliser.

Le pape Pie X, de sainte mémoire, ne tarda pas à s'engager dans la même voie, notamment par le Motu proprio Doctoris angelici, qui contient ce magnifique éloge : « *Depuis la bienheureuse mort du saint Docteur, l'Eglise n'a pas tenu un seul Concile auquel Thomas n'ait participé par les trésors de sa doctrine.* »

Plus près de nous, enfin, Notre très regretté prédécesseur Benoît XV déclarait à plusieurs reprises professer les mêmes sentiments ; il eut la gloire de promulguer le Code de Droit canonique, qui consacre sans réserve « *la méthode, la doctrine et les principes* » du Docteur angélique.

Quant à Nous, Nous trouvons si justifiés les magnifiques hommages rendus à ce génie vraiment divin que, à Notre avis, il convient d'appeler non seulement Docteur angélique, mais encore le docteur commun ou universel de l'Eglise, celui dont l'Eglise a fait sienne la doctrine, comme le prouvent tant de documents de toute sorte.

[Raisons de cette prééminence]

Il ne serait pas possible de reprendre une à une toutes les considérations émises à ce sujet par Nos prédécesseurs ; il suffira de montrer l'esprit surnaturel qui anime ses ouvrages comme sa vie, et que ses écrits, où se trouvent formulés les principes et les lois de toutes les sciences sacrées, valent pour tous les temps et tous les lieux.

[Modèle d'union entre vie intellectuelle et amour de Dieu]

Lorsqu'en effet, par la parole ou par la plume, il traite des choses divines, saint Thomas est pour les théologiens un illustre modèle de l'union très étroite qui doit régner entre les sentiments de l'âme et la vie d'étude. On ne dit pas d'un homme qu'il connaît à fond tel pays lointain pour cela seul qu'il en connaît une description, même détaillée, mais bien s'il y a vécu un certain temps ; de même, nul n'acquiert une connaissance profonde de Dieu par la seule recherche scientifique, s'il ne vit également dans l'union la plus intime avec lui.

Or, toute la théologie de saint Thomas vise à nous faire vivre dans l'intimité de Dieu. Enfant, au Mont-Cassin, il demande sans relâche : « *Qu'est-ce que Dieu ?* » ; écrivain, qu'il traite de la création du monde, de l'homme, des lois, des vertus, des sacrements, il rapporte tout à Dieu auteur du salut éternel.

Aussi, quand il examine les causes de la stérilité intellectuelle – curiosité, désir effréné de savoir, lenteur d'esprit, peur de l'effort et inconstance, – il ne trouve à

leur opposer qu'un remède : une grande ardeur au travail, qui puise sa sève dans une piété fervente et qui est comme l'épanouissement de la vie spirituelle.

Le triple flambeau qui oriente les études sacrées, droite raison, foi infuse et dons du Saint-Esprit qui perfectionnent l'intelligence, ne brilla jamais avec plus d'éclat que chez saint Thomas : après avoir, dans une question particulièrement difficile, laborieusement déployé les ressources de son esprit, il demandait la solution à Dieu avec la plus profonde humilité, par le jeûne et la prière la plus humble, et Dieu se plaisait à exaucer avec tant de bonté ses supplications qu'il lui envoya parfois les princes des apôtres pour l'éclairer.

Dès lors, il n'est pas étonnant que, vers la fin de sa vie, il se fût élevé à un tel degré de contemplation que tous ses écrits lui paraissaient n'avoir pas plus de poids qu'un fétu de paille, et qu'il se déclarait incapable de dicter encore quoi que ce fût ; il n'avait plus de regard que pour les choses éternelles, il n'aspirait plus qu'à voir Dieu. Tel est bien, en effet, d'après saint Thomas, le fruit qu'avant tout autre on doit retirer des études sacrées : un grand amour de Dieu et un vif désir des choses éternelles.

Tout en montrant par son exemple avec quelles dispositions nous devons étudier les différentes sciences, Thomas établit les principes solides et définitifs de chacune d'elles.

[Son éminente conception de la philosophie]

Et tout d'abord, qui mieux que lui a expliqué la nature de la philosophie, sa méthode, ses diverses parties et leur valeur ? Avec quelle pénétrante finesse il montre l'harmonieux ajustement des membres dont se compose le corps de cette science !

« Le sage met de l'ordre. En effet, la sagesse est au premier chef une perfection de la raison, dont la fonction est de connaître l'ordre ; bien que les puissances sensibles connaissent certaines choses, il n'appartient qu'à l'intelligence ou à la raison de saisir leurs rapports. On distingue les sciences d'après les différents ordres dont l'examen est du domaine propre de la raison.

« L'ordre que la raison en exercice crée dans son acte propre relève de la philosophie rationnelle (ou logique), qui considère l'ordre des parties du discours entre elles ainsi que l'ordre des principes entre eux et avec les conclusions.

« La philosophie naturelle (ou physique) considère l'ordre que la raison humaine saisit dans les choses, mais sans le créer ; et c'est pourquoi nous rangeons également sous le nom de philosophie naturelle la métaphysique.

« Quant à l'ordre des actions volontaires, il est du domaine de la philosophie morale, subdivisée elle-même en trois parties : la première considère les opérations de l'individu par rapport à la fin, c'est la monastique (éthique individuelle) ; la deuxième étudie les opérations du groupe familial, c'est l'économique ; la troisième s'occupe de la marche de la cité, et c'est la politique. »

Toutes ces parties de la philosophie, saint Thomas les a étudiées à fond, chacune avec sa méthode particulière, partant de ce qui est le plus étroitement lié à la raison humaine, puis s'élevant graduellement, pour s'arrêter enfin « au dernier sommet de toutes choses ».

L'enseignement de Thomas touchant la puissance ou la valeur de l'esprit humain est définitivement acquis. *« Naturellement, notre intelligence connaît l'être et les choses qui en soi tiennent de l'être comme tel, et c'est sur cette connaissance que se fonde la notion des premiers principes. »*

Ces principes réduisent à néant les erreurs et théories modernes qui prétendent que, dans l'acte d'intelligence, ce n'est pas l'être même qui est perçu, mais l'impression subjective ; erreurs qui aboutissent à l'agnosticisme, si énergiquement condamné par l'Encyclique Pascendi.

[Démonstration de l'existence de Dieu]

Quant aux arguments par lesquels Thomas établit que Dieu existe et que lui seul est l'Etre subsistant en soi, ils sont aujourd'hui encore, comme au moyen âge, la démonstration la plus solide de ces vérités ; ils confirment clairement le dogme catholique, solennellement promulgué au Concile du Vatican et que Pie X énonce en cette magnifique formule : *« Dieu, en tant que principe et fin de toutes choses, peut être connu avec certitude et même démontré par la lumière naturelle de la raison au moyen de ce qui a été fait, c'est-à-dire des œuvres visibles de la création, comme la cause l'est par ses effets. »*

Sa doctrine métaphysique, qui a pourtant été souvent jusque de nos jours en butte aux amères railleries de critiques injustes, garde cependant aujourd'hui encore, tel l'or que n'attaque aucun acide, toute sa force et son plein éclat. Notre prédécesseur avait donc bien raison d'affirmer : *« S'écarter de Thomas d'Aquin, surtout en métaphysique, ne va pas sans grave préjudice. »*

CONNAISSANCE DE LA FOI

Impossibilité d'ordonner des femmes : un enseignement infaillible, de soi irréformable

Revenant sur le débat concernant l'ordination des femmes, le chanoine Merly, canoniste, rappelle dans *L'Homme Nouveau* que le débat est définitivement clos, pour l'Eglise depuis, au moins, la lettre apostolique de Jean-Paul II du 22 mai 1994 :

[...] Y était indiqué que le sujet, malgré de nombreuses clarifications de la part du Magistère, était étonnamment encore débattu, et qu'afin « qu'il ne subsiste aucun doute sur une question de grande importance qui concerne la constitution divine elle-même de l'Eglise », le pape déclarait, « en vertu de [s]a mission de confirmer [s]es frères (cf. Lc. 22,32), que l'Eglise n'a en aucune manière le pouvoir de conférer l'ordination sacerdotale à des femmes et que cette position doit être définitivement tenue par tous les fidèles de l'Eglise. »

Naturellement, les tenants de la position novatrice ouvrant l'accès au sacerdoce aux femmes ont indiqué que la position du pape n'était que disciplinaire, conjoncturelle ou prudentielle. En tout cas, susceptible de changement dans un avenir plus ou moins rapproché. C'est pourquoi la Congrégation pour la Doctrine de la Foi a souhaité préciser que cet enseignement revêtait tous les caractères d'un enseignement infaillible, de soi irréformable, conformément aux indications du 1er concile du Vatican concernant l'infaillibilité de certains enseignements pontificaux en matière de foi et de mœurs.

Mais le « serpent de mer » n'avait pas dit son dernier mot. Dès 2016, le Pape François, tout en répétant le caractère irréformable de l'enseignement donné par ses prédécesseurs sur cette question, instituait cependant une commission visant à étudier la possibilité de l'accès des femmes au diaconat – et plus généralement au sacrement de l'Ordre – faisant suite à l'idée renaissante que, dans les temps apostoliques, cet ordre pouvait avoir été conféré à des femmes – les diaconesses –, et que, dès lors, rien n'interdisait, dans l'optique d'un retour « aux normes des saints pères », « ad pristinam sanctorum patrum normam », selon l'expression ancienne et reprise par la constitution conciliaire sur la liturgie, *Sacrosanctum concilium*, du 4 décembre 1963, l'idée d'un diaconat féminin.

Cette commission n'ayant pas donné d'avis suffisamment unanimes sur cette question, une autre fut instituée, en 2020. La discussion théologico-historique ne manquera sans doute pas d'intérêt, car la question fait partie de ces pierres d'achoppement qui semblent diviser l'Eglise en deux « partis » : les tenants de la doctrine traditionnelle, n'envisageant le diaconat que pour des hommes, s'appuyant sur la Parole de Dieu, la Tradition et le Magistère, et ceux qui tiennent pour une forme d'ouverture à l'esprit du monde, considérant, comme les héritiers de Luther ou Calvin, que le diaconat n'est pas un degré du sacrement de l'Ordre – qui pour eux n'existe d'ailleurs pas – mais un « ministère » qui peut être accompli par n'importe qui, moyennant une désignation dont la modalité peut varier selon les dénominations protestantes.

On a pu ainsi lire dans le document final du synode sur l'Amazonie, en 2017 que « dans les nombreuses consultations menées en Amazonie [...] le diaconat permanent pour les femmes a été demandé. »

Le canoniste, sans être étranger à la problématique, n'a pas vocation à y apporter un éclairage spéculatif, domaine plus communément réservé aux théologiens. D'ailleurs, ces derniers ont mené sur cette question une réflexion sérieuse, durant plusieurs années – en fait, à partir de 1992 –, dans le cadre de la Commission théologique internationale, laquelle, en 2003, rendait public un document intitulé : « Le diaconat : évolution et perspectives », fruit d'un long labeur intellectuel.

Elle y indique notamment l'unité du sacrement de l'Ordre, quoique distingué en diverses parties intégrantes, mais elle note surtout que « les diaconesses dont il est fait mention dans la tradition de l'Eglise ancienne (selon ce que le rite d'institution et les fonctions exercées suggèrent) ne peuvent pas être assimilées purement et simplement aux diacres. »

Cette étude reprenait, en les approfondissant, les enseignements de l'Eglise sur cette question. [...]

En vérité, la discussion sur l'accès des femmes au diaconat, et plus généralement au sacrement de l'Ordre, suggère plusieurs réflexions au canoniste.

La première, est d'abord celle de l'existence-même d'une discussion sur ce sujet, dans l'Eglise fondée par Jésus-Christ. En raison de la pratique des protestants, une ambiguïté semblait exister puisque certaines dénominations chrétiennes hors de l'Eglise avaient fait choix d'« ordonner » des femmes, diacres, prêtres et même plus récemment, d'en faire des évêques, le magistère avait alors jugé bon de clarifier la question.

La doctrine exposée par le magistère est aujourd'hui non seulement claire et limpide dans son contenu, mais encore dans l'assentiment de foi qu'il requiert. Si bien que le canoniste est stupéfait que l'on fasse un sujet de discussion sérieux dans l'Eglise d'une doctrine irréformable. Il n'est en effet pas moins certain pour l'Eglise et ses fidèles que le sacerdoce en chacun de ses degrés est inaccessible aux femmes, que Dieu existe, ou que Notre-Seigneur est réellement présent sous les espèces du pain et du vin à la Sainte Messe.

Prétendre le contraire, c'est commettre le péché – c'est le domaine des moralistes – et le délit – domaine des canonistes – contre la Foi, en clair, une hérésie. Sauf, naturellement, à prétendre que la doctrine de l'infaillibilité pontificale définie au 1er concile du Vatican n'est pas, en fait, une donnée de la Foi, mais une opinion susceptible d'être reçue ou non dans le corps ecclésial.

Fondamentalement, la difficulté qui résulte de discussions sur des sujets pourtant indiscutables tient à la nature de l'Eglise et de son enseignement. Est-elle, oui ou non, fondée par Jésus-Christ, sur un fondement visible, Pierre et ses successeurs ? Si tel est le cas, alors toute discussion sur des matières définies comme appartenant au donné révélé est vaine et exclue, sinon, il faut envisager l'Eglise comme une société simplement humaine, étrangère au concept de révélation divine. [...]

POUR LE BIEN COMMUN

Du monopole de la violence

par Jean-Baptiste Noé. Source 'institut des libertés'

En remettant au goût du jour, durant un passage télé, la théorie sur le monopole de la violence légitime, Eric Zemmour a fait usage d'une expression qui dit beaucoup du rapport à la force et à l'État. Théorisée et popularisée par le sociologue allemand Max Weber, l'idée selon laquelle l'État aurait seul le monopole de la violence légitime est en effet non exempte de problème.

Weber face à la guerre civile

C'est dans son ouvrage « Le savant et le politique » que Max Weber explique que l'État a seul le monopole de la violence légitime, ou de l'usage légitime de la violence, selon la traduction que l'on donne à l'expression employée par Weber. Cet ouvrage est issu de conférences données à l'université de Munich en 1917 et 1919.

Comme ses contemporains allemands, Weber a été traumatisé par la défaite de 1918 et surtout par la situation insurrectionnelle qui a suivi en Allemagne. Un épisode oublié en France, mais qui permet de comprendre la recherche de stabilité et d'ordre aux cours des années qui suivirent. Les communistes tentèrent des coups d'État à Berlin et dans les grandes capitales régionales, les soldats rentrés du front furent vilipendés et parfois attaqués, l'État allemand s'était complètement évaporé. Ernst von Salomon a très bien décrit cette situation dans son roman «Les Réprouvés» (1930) dans lequel il décrit les déconvenues de sa compagnie de corps francs. L'Allemagne échappe de peu au basculement dans le communisme, en dépit des efforts de Rosa Luxembourg. Il n'y avait alors plus d'État, plus d'autorité, plus d'ordre légitime et la démocratie allemande ne dut sa survie qu'à l'intervention des corps francs qui empêchèrent les communistes de prendre le pouvoir.

Weber a donc vu la guerre civile et vécu cet état de dissolution générale. D'où l'importance extrême pour lui de conserver un État fort et stable, seul à même d'éviter l'anarchie et donc le renversement de la civilisation allemande. Weber a vu aussi les groupes militaires communistes, les armes et le feu utilisés par ces adversaires. D'où sa réflexion sur la nécessité de les désarmer afin de ne mettre la capacité d'intervention militaire et policière qu'entre les mains de personnes ayant reçu un mandat légitime pour cela. D'où pour lui la légitimité de la force résidant dans les moyens de l'État.

Si l'argument peut se comprendre dans le contexte de 1918, face à un État qui se dissout totalement et la réalité de la guerre civile en Allemagne, il n'est pas sans ambiguïté pour les libertés des populations.

Force ou violence ?

La violence n'est jamais légitime, car c'est la force sans le droit, sans les règles, sans la limitation. La violence est hors du cadre de la politique et de la cité. C'est une chose qu'elle puisse être utilisée par une autorité supérieure, c'en est une autre qu'elle puisse être légitime. Surtout si la violence est utilisée pour elle-même et mise au service d'un groupe qui s'empare des rouages de l'État pour faire croire à sa légitimité, mais qui détourne la force commune pour son propre intérêt. L'oppression fiscale est une forme de violence, tout comme le vol légalisé ou l'établissement de lois iniques. Ce n'est pas parce qu'une violence est autorisée par la loi que celle-ci est juste et donc qu'elle devient une force.

La force, a contrario, s'exerce dans le cadre de la mesure et de la limite. Limitation de la loi, limitation des moyens en vue d'aboutir à une fin. La force se déploie

dans la proportionnalité pour atteindre la fin visée. Dire que l'État dispose du monopole de la violence légitime, c'est le mettre au-dessus des lois et lui permettre de faire n'importe quoi.

C'est rendre impossible toute contestation et toute remise en question de son action. Lors d'interventions dans des manifestations, il doit pouvoir être possible de sanctionner des gendarmes ou des CRS qui ne respectent pas les règles en vigueur et qui outrepassent leur rôle. Le maintien de la force ne peut pas passer par la violence et par la négation du droit.

Monopole ?

L'autre élément sujet à caution est celui du monopole. Si le monopole est mauvais en économie, pourquoi serait-il bon dans le domaine du maintien de l'ordre ? Reconnaître à l'État le monopole de la force dans le maintien de l'ordre, c'est récuser la légalité de la légitime défense. C'est d'ailleurs ce qui est reproché dans l'usage de cette défense personnelle, le fait que cela revient à « se faire justice soi-même ». Dans les cas de légitime défense, c'est bien cela qui est jugé : un particulier peut-il faire usage de la force pour repousser un cambrioleur ou pour se protéger ou bien cela doit-il être réservé uniquement aux forces de police de l'État ? Si la légitime défense est reconnue, alors l'État n'a plus le monopole de l'usage de la force. On peut étendre cette réflexion à la question du port d'armes et à son usage dans certains cas.

Le monopole signifie aussi l'absence de subsidiarité, une notion essentielle qui a pourtant disparu du vocabulaire de la philosophie politique. L'Église catholique, par exemple, a son propre droit (droit canonique) et ses propres tribunaux pour juger les choses qui relèvent de sa juridiction. Les prud'hommes sont aussi des formes de justice privée, ou du moins de justice régie par une corporation. Autant d'atteintes au monopole de l'État, chose qu'il apprécie toujours rarement.

Les mairies disposent de leur propre force de police, même si les moyens et les champs d'intervention de la police municipale sont limités. Les vigiles et les compagnies privées de sécurité sont dotées de plus de pouvoir aujourd'hui qu'il y a vingt ans. Là aussi, ce sont des réductions du monopole de l'État. Et cela est bien. D'une part parce que l'État ne peut pas intervenir partout, d'autre part parce qu'il doit pouvoir être mis en concurrence, y compris dans le domaine de la sécurité, afin de tendre vers son optimisation. Pour tous ces éléments, on ne peut pas dire qu'il y a un monopole de l'usage de la force par l'État. Le reconnaître reviendrait à sacraliser

l'État, à en faire le dieu bienfaiteur dispensateur du bien, ce que ne manque déjà pas de faire beaucoup de nos contemporains.

Quid au niveau international ?

Le livre de Max Weber fut traduit en français par Julien Freund et préfacé par Raymond Aron, qui s'interrogea sur la pertinence de ce monopole, notamment dans le champ international. Au niveau mondial, les États ne reconnaissent aucune autorité supérieure qui pourrait disposer du droit au recours de la violence. L'ONU s'y est brièvement essayée, sans succès. L'envoi de forces militaires se fait toujours dans un cadre national précis, sous forme d'accord, même si plusieurs États peuvent participer à cet envoi. Au-dessus des États, il n'y a donc personne qui puisse faire usage de cette violence. Au-dessus, non, en dessous, oui. C'est tout le problème des mafias et des réseaux criminels qui sapent l'autorité des États en s'accaparant l'usage de la violence et en se légitimant par le fait qu'ils soient impunis et impunissables.

Le monopole, dans ce cas, ne vient pas d'une force qui est dessus, mais dessous, ce qui affaiblit d'autant plus les États. Et ce qui témoigne de leur grande difficulté à encadrer la violence.

DOCTRINE ET VIE

Le combat spirituel contre le satanisme des mœurs

Mgr Cordileone

Lors d'une journée de conférences sur le « Combat spirituel » le 25 mars 2023 à Menlo Park, Californie, l'archevêque de San Francisco, Mgr Salvatore Cordileone, s'est rendu sur place pour donner aux catholiques accourus dans cette paroisse où se pratique l'adoration perpétuelle des conseils pour la bataille contre l'avortement et les atteintes au mariage, contre cette révolte démoniaque qui progresse dans la société : il faut recourir aux « armes spirituelles ». Traduction par Jeanne Smits.

Ces armes, les ressources que Dieu nous donne nous engagent sur le plan spirituel. Il y a une intensification du démoniaque dans notre société. Vous le remarquez tous, c'est pourquoi vous êtes ici. Pensez au mouvement plus agressif contre la vie dans le ventre de la mère, la vie à ses débuts.

Lorsque nous pensons aux temps bibliques, à l'Ancien Testament, les Israélites se rapprochaient de la culture qui les entourait. Je reviens d'une retraite que nous organisons pour les membres du Cercle de l'Archevêque et cela a été évoqué dans

l'un des exposés : il n'y a vraiment rien de nouveau dans le fait que le peuple de Dieu s'adapte à la culture qui l'entoure.

C'est ce qu'ont fait les anciens Israélites qui sont passés au culte païen des Cananéens, lequel consistait à sacrifier des enfants au dieu Moloch. La Bible nous en parle. Le Psaume 106 raconte qu'ils offraient leurs fils et leurs filles, qu'ils les sacrifiaient et que la terre était souillée de leur sang.

Le Lévitique dit au moins trois fois au peuple de ne pas offrir ses enfants à Moloch. Nous voyons cela se produire à d'autres moments dans l'Ancien Testament. Le prophète Baruch, mentionné dans le prophète Ésaïe, évoque la manière dont les chefs du peuple sont passés à ce culte païen. Nous voyons que dans un certain sens, d'une nouvelle manière, cela subsiste aujourd'hui.

L'avortement est un culte satanique

Ceci fait partie du culte satanique : l'avortement et le sacrifice d'enfants. La chose devient assez explicite. Vous savez, lorsque le Texas a adopté sa loi Heartbeat [loi anti-avortement entrée en vigueur en 2022], le premier à la contester fut le Temple satanique, au motif d'une violation de la liberté religieuse. Cela devient donc très explicite.

Et puis si nous réfléchissons, si nous revenons au tout début, « homme et femme, Il les créa », à l'image divine, Il les créa. L'« image divine », le pape saint Jean-Paul II en parle dans sa théologie du corps. Cette notion est très profondément ancrée dans l'Écriture sainte, et même dans la langue hébraïque. L'image de Dieu est la complémentarité homme-femme.

Cette belle création, Dieu l'a faite : l'homme et la femme se complètent l'un l'autre, car pour que la créature humaine soit une image de Dieu, il doit y avoir une communion. L'union des deux est donc source de vie, car Dieu est une communion de personnes. Tout ce que le Père est et possède, Il le donne au Fils, et le Fils le rend au Père. Leur amour mutuel engendre le Saint-Esprit qui partage alors la vie de Dieu avec nous. Ainsi, lorsque Dieu a créé la créature humaine, il ne pouvait s'agir d'un seul type de corps. Lorsqu'Il prend Ève de la côte d'Adam, le mot signifie en fait qu'Il sépare sa créature humaine en deux afin qu'ils puissent se retrouver dans une communion qui donne la vie et qui est totale.

« Un phénomène démoniaque, littéralement »

Voilà le sens du mariage et de la beauté de la complémentarité entre le masculin et le féminin, qui est en train de disparaître dans notre société. Nous voyons bien que l'image de Dieu est peu à peu effacée de la surface de la terre. Ce n'est donc pas de la

rhétorique ou de l'exagération poétique que d'appeler ce phénomène démoniaque. C'est littéralement vrai.

Nous devons donc nous engager plus avant dans l'activisme politique et l'éducation des gens, et ainsi de suite, mais surtout utiliser nos armes spirituelles. Merci d'en avoir pris conscience et de diffuser le message... Je suis heureux que nous ayons ici une prière de consécration à la Vierge de Fatima. Vous vous souvenez peut-être qu'en 2017, nous avons consacré l'archidiocèse au Cœur Immaculé de Marie à l'occasion du centième anniversaire des apparitions de Fatima.

Je continue d'insister sur le fait que la consécration n'est pas seulement une belle cérémonie et un beau souvenir, mais que nous devons la vivre. Cela signifie vraiment vivre avec les ressources spirituelles que Dieu nous donne à travers la prière, et en particulier la prière du rosaire. Nous savons que le diable déteste le rosaire. Il déteste notre Sainte Mère ; il faut prier le chapelet tous les jours, le prier en famille au moins une fois par semaine.

Combattre l'idéologie du genre par la prière et la pénitence

Et la pénitence ! Nous devons nous réapproprier la pratique de la pénitence, qui est tellement délaissée. Heureusement, en cette période de carême, les gens s'en souviennent encore dans une certaine mesure. Mais nous devons faire pénitence et surtout jeûner. Il est vraiment bon de jeûner des médias sociaux, de la télévision et de ce genre de choses. Mais il faut aussi le jeûne corporel, le jeûne corporel littéral, qui nous fait ressentir la faim dans notre corps. Cela aide aussi à discipliner l'âme, en faisant de ce jeûne une pratique régulière.

Le vendredi est toujours un jour de pénitence. Les gens pensent que l'Église l'a abandonné. Le vendredi, tous les vendredis de l'année sont jours de pénitence. En fait, l'Église nous encourage toujours, même si cela s'est perdu, à nous abstenir de consommer de la viande le vendredi, et elle nous demande aussi d'accomplir ce jour-là une œuvre de pénitence supplémentaire ou de participer à des œuvres caritatives. C'est donc ce que j'ai demandé aux gens de faire le vendredi pour vivre la consécration.

Et puis, bien sûr, l'adoration. L'adoration de Notre Seigneur dans le Très Saint Sacrement. Quelle chance vous avez ici, à la Nativité, d'avoir une adoration perpétuelle. Nous l'avons dans quelques autres paroisses de l'archidiocèse, alors profitez-en : au moins une heure par semaine devant Notre Seigneur dans le Très Saint Sacrement ! Je suis convaincu que si nous pouvons répandre cela dans tout l'archidiocèse, nous verrons ici de beaux fruits de sainteté et d'évangélisation.

PRIER MARIE

Notre Dame du Bon Conseil

Notre-Dame du Bon Conseil est un vocable de la Vierge Marie devenu particulièrement populaire après la découverte de l'image d'une Vierge à l'Enfant dans le sanctuaire Notre-Dame-du-Bon-Conseil (it) de Genazzano en Italie, alors en construction, transférée selon la tradition par des anges depuis le sanctuaire Notre-Dame-du-Bon-Conseil de Scutari en Albanie.

Notre Dame du Bon Conseil est célébrée le 26 avril (ou le dernier dimanche d'Avril)

La ville de Scutari en Albanie rattachée à la république de Venise en 1396, dut sans cesse lutter face à l'expansion de l'Empire ottoman — avant de céder finalement le 25 janvier 1479. L'église Notre-Dame, existante depuis le VI^es, fut détruite par un raid, en 1467. Les documents d'alors rapportent qu'à la destruction du sanctuaire, une fresque représentant une Vierge à l'Enfant-Jésus fut 'inopinément' retrouvée le 25 avril 1467 à Genazzano en Italie, sur les murs d'un nouveau sanctuaire à Notre-Dame-du-Bon-Conseil dont la construction tardait à s'achever. Comme pour le sanctuaire de Lorette, on comprit qu'elle avait été « transportée par des anges » pour la sauver. La renommée du miracle aide à achever l'œuvre, et l'image devient rapidement l'objet d'une grande dévotion populaire en Italie et au-delà. Au fil des siècles, les papes favorisent et encouragent la dévotion à Notre Dame du Bon Conseil.

Plusieurs saints et papes font le pèlerinage, on peut citer : Alphonse de Liguori, Gaspard del Bufalo, Paul de la Croix, Jean Bosco, Louis Orione, Michel Rua, Mère Teresa, et les papes Urbain VIII, Pie IX, Jean XXIII, Jean Paul II et Benoît XVI, alors cardinal.

C'est surtout le pape Léon XIII qui encourage cette dévotion. Il approuve en 1884 par un décret de la congrégation des rites un nouvel office pour sa fête ; en 1893, il autorise le scapulaire de Notre-Dame du Bon Conseil ; le 17 mars 1903, il élève l'église de Genazzano au rang de basilique mineure et par décret du 22 avril 1903 ajoute aux litanies de Lorette l'invocation Mère du Bon Conseil, priez pour nous (Mater Boni Consilii, ora pro nobis)

La Très sainte Vierge Marie, Mère du Seigneur et notre mère, n'est-elle pas celle qui, souvent confrontée à des situations pour le moins déroutantes, de l'Annonciation à la Croix, a dû prendre des décisions importantes et selon l'Esprit Saint tout au long de sa vie ? Faisons comme les papes et les saints dévoués à Notre-Dame du Bon Conseil, non seulement pour les décisions problématiques dans notre vie personnelle mais aussi pour les décisions et orientations à tenir dans les temps de troubles publics

dans le monde, notre pays et l'Église, tout particulièrement en ces mois à venir de 2023 et suivants où l'on sent bien que se joue un tournant dans l'histoire du salut du monde

Prière pour les nécessités personnelles :

« O très glorieuse Vierge Marie, choisie par le Conseil éternel pour être la Mère du Verbe Incarné, Trésorière des grâces divines et Avocate des pécheurs, moi, le plus indigne de vos serviteurs, je recours à Vous, afin que Vous daigniez être mon guide et mon conseil dans cette vallée de larmes. Obtenez-moi par le très précieux Sang de votre divin Fils le pardon de mes péchés, le salut de mon âme et les moyens nécessaires pour l'acquérir. Obtenez à la sainte Eglise le triomphe sur ses ennemis et la propagation du règne de Jésus Christ sur la terre. Amen. »

Dire cette prière pendant les 9 jours, suivie de Notre Père, Je vous Salue Marie, et Gloire au Père

Prière pour les temps de troubles publics :

Prière du Pape PIE XII à NOTRE DAME DU BON CONSEIL

Poussés, ô Vierge Sainte par la pénible incertitude que nous éprouvons dans la recherche et l'acquisition du VRAI et du BIEN, nous nous jetons à vos pieds et nous vous invoquons sous le nom si doux de MÈRE DU BON CONSEIL. Nous vous supplions, venez à notre secours en ce temps, où, par les chemins du monde, les ténèbres de l'erreur et du mal conspirant à notre perte en égarant les esprits et les cœurs.



Siège de la Sagesse et Étoile de la Mer, donnez la lumière aux victimes du doute ou de l'erreur afin que les faux biens ne les séduisent point : affermissez-les contre les forces ennemies et corruptrices des passions des péchés.

Mère du Bon Conseil, obtenez pour nous de votre Divin Fils l'amour de la vertu, et, dans les passages incertains et difficiles, la force d'embrasser ce qui convient à notre salut. Soutenus par votre main, nous cheminons sans dommage par les sentiers que nous enseignent les exemples et les paroles de Jésus, notre Sauveur ; et, après avoir, sous la conduite de votre Étoile maternelle, suivi à travers les luttes d'ici-bas, dans la liberté et la sécurité, le soleil de la vérité et de la justice, parvenus enfin au port du salut, nous jouirons avec vous de la Paix totale et éternelle.